



WALTER FIRMO, Rue Sebastopol, 1999

Un lac, deux routes (l'une parallèle, l'autre perpendiculaire au lac), une rivière et une colline; voilà pour la maquette que l'imagination d'une vingtaine d'enfants âgés de 8 à 9 ans va transformer en ville multicolore. Ce décor et des dizaines de maisons en papier à assembler et à coller forment l'essentiel du matériel pédagogique de trois jeunes architectes qui enthousiasment depuis quelques mois les élèves des classes lausannoises. Des écoliers qui apprennent, disent-ils eux-mêmes, «comment ça marche une maison».

Architectes de papier

Par GRÉGOIRE JOTTERAND

«**L**A MAISON, VOUS ALLEZ LA colorier avant de la construire, puis vous réfléchirez à une histoire, comme celle de Gaston qui habite au premier étage de sa demeure et exploite une épicerie au rez-de-chaussée», indique Christophe Gnaegi, cofondateur du bureau *tribu'architecture*, à une classe réunie dans les combles d'un bâtiment de

l'Etablissement de Prélaz. Les écoliers ont un mois pour construire leur ville. Ce devoir enthousiasme les urbanistes de papier qui viennent de prouver une étonnante force d'imagination durant une matinée d'initiation à l'architecture.

Vivacité enfantine

Ils ont appris à lire les plans, coupes et façades d'une maison construite par l'architecte Luigi Snozzi en les

comparant à une maquette de la même demeure. «Une villa horrible», précise la maîtresse qui accompagne les écoliers. Mais les critères esthétiques laissent les élèves froids. Ils se passionnent en revanche pour les aspects pratiques, reconnaissant du tac au tac où se situent la cuisine, la chambre des parents, la salle à manger, comprenant en un clin d'œil les finesses du dessin d'architecte ou à quoi sert la fenêtre de la salle de bain –

«à voir les gens se baigner», explique l'un d'eux.

Ils ne se laissent pas non plus prendre de vitesse quand Christophe Gnaegi et son stagiaire Gaël Cochand se mettent tout à coup à crayonner silencieusement au tableau: «Ils sont en train de nous dessiner», s'exclament-ils. Ils ont reconnu sans peine en noir, les murs de la salle, en rouge, les ouvertures, en vert, le mobilier. Et c'est avec une prodigieuse facilité qu'ils parviennent à indiquer sur le plan où se situe telle ou telle personne dans la salle.

A l'heure des diapositives qui concluent le cours, ils identifieront sans problème l'affectation de bâtiments aussi variés que le Taj Mahal, la Pyramide du Louvre, la cathédrale d'Evry de Mario Botta – «On dirait une tête de robot» – les immeubles du Lignon à Genève – «Combien y a-t-il de concierges?» – ou la chapelle de Ronchamp – «C'est une église, parce que c'est bizarre» –, dont ils connaissent l'architecte: «C'est l'inventeur du billet de dix francs!»

Un groupe «ethno»

Au-delà des mots d'enfants, on sort d'une telle leçon impressionné par la vivacité et la curiosité des écoliers, qui abordent l'architecture l'esprit libre de tout a priori esthétique. Et c'est justement le but général que poursuivent les créateurs de ce cours: renouer le dialogue entre le public et les architectes au-delà des discours purement esthétiques qui le faussent. Car contrairement à ce qu'imaginent trop de gens, le métier d'architecte ne se réduit pas à celui d'artiste, affirment-ils. Au-delà de la question de savoir si le béton c'est beau ou pas, si telle façade est jolie ou non, il y a de nombreux critères technique, politique, économique, psychologique ou sociologique qui échappent souvent aux personnes qui jugent la qualité d'un bâtiment.

Les trois membres de tribu'architecture Christophe Gnaegi, Alvaro Varela et Laurent Guidetti, ont décidé de remédier à cette lacune en proposant différentes initiations, allant des cours pour enfants, dont ils tireront un cédérom éducatif, à des expositions ou des visites architecturales de

Lausanne en trottinettes. Cette volonté de se rapprocher du public explique le nom du bureau que les trois amis ont ouvert il y a deux ans à la rue du Petit-Chêne à Lausanne. «Nous fonctionnons comme une tribu et nous cultivons la volonté "ethno" d'être proche des gens, d'aller à leur rencontre», précise Alvaro Varela.

La crise rend intelligent

Mais les différentes actions pédagogiques ne sont pas gratuites et les trois membres de la tribu lausannoise les sponsorisent en partie en se versant des salaires modestes. C'est le prix à payer pour aller jusqu'au bout des idées qu'ils ont développées durant leurs années d'étude à l'EPFL. Années de récession pour la profession comme pour tout le secteur du bâtiment. Mais les crises ne sont pas que de mauvais moments à passer. Elles stimulent aussi la réflexion.

Les trois amis ont appris à ouvrir leur champ d'intérêt, à réfléchir sur le sens de leur vocation et de leurs études, à critiquer aussi les défauts d'une profession et d'une école qui ne communiquent pas suffisamment. La crise les a rendus particulièrement sensibles à l'incompréhension dont le public fait preuve par rapport à l'architecture. A cette méprise, surtout, consistant à identifier l'architecte à un artiste. Mais les principaux responsables de cette confusion ne sont-ils pas les architectes eux-mêmes?

Etre artiste, c'est confortable

Laurent Guidetti, qui a obtenu, comme Alvaro Varela, son diplôme d'architecture en 1997, répond par une anecdote: «Nous nous sommes fait traiter de fonctionnaires, parce que nous avons effectué notre travail de diplôme entre huit et dix-huit heures; ne pas multiplier les nuits blanches, ne pas être habillé en noir, ne pas courir les vernissages, ne pas fumer, bref, ne pas nous comporter comme des artistes nous a rendus étranges à de nombreux collègues.» Et pourtant, si les stars de l'architecture, grandes vedettes que s'arrachent les hautes écoles pour se donner une bonne réputation, travaillent effectivement comme des artistes, «ils courent dans une autre catégorie: leur

activité n'a rien à voir avec ce que 95 % des architectes diplômés feront à leur sortie de l'école», souligne Laurent Guidetti.

Il y a toutefois quelque chose de commode, de confortable à revendiquer un statut d'artiste car une œuvre d'art n'a pas besoin de se justifier auprès de la société, ajoute le jeune architecte. Un jour ou l'autre, toutefois, la confrontation est inévitable. «Nous en faisons nous-mêmes l'expérience, commente Laurent Guidetti, les architectes et leurs clients ont souvent du mal à communiquer; alors que les premiers pensent à l'environnement, au nombre de personnes qui habiteront la future maison, à leurs besoins, etc., les seconds revendiquent, par exemple, des volets verts, des lambris et des poutres apparentes.»

Pour une année zéro de l'architecture

Afin d'éviter ce dialogue de sourds, les membres de la tribu souhaitent livrer au public les critères nécessaires lui permettant de discuter valablement avec les architectes, de leur répondre. Les trois amis proposent notamment une «Année zéro de l'architecture». Il s'agirait par exemple d'ouvrir une matinée par semaine les ateliers au public et, en même temps, de faire sortir les architectes des ateliers pour les amener à parler dans les écoles, dans les assemblées d'associations, lors d'événements culturels, de l'environnement construit et naturel, de leur métier, de leur quotidien.

«Finalement, constate Laurent Guidetti, une Année zéro permettrait de valoriser le savoir-faire spécifique de l'architecte, afin que les gens qui nous demanderont un jour de construire leur maison sachent qui nous sommes et ce que nous faisons.» Elle donnerait l'occasion au public de redécouvrir l'architecture avec un esprit neuf, libéré de tout cliché et curieux comme celui des enfants. ■

POUR EN SAVOIR PLUS :

Cours financés par la Ville de Lausanne et la SIA et autres informations sur les activités de tribu'architecture: <http://www.tribu-architecture.ch/>